



## TROIS ÉTAPES

(CHRONIQUE DE LA SEMAINE SAINTE)

Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...  
Et le monde est sauvé.

LOUIS FRÉCHETTE.

Sion est dans l'allégresse : ses chants de triomphe et ses cris de victoires font tressaillir, au loin, tous les échos, à la fois réveillés de l'antique terre de Juda ; la troupe animée de ses guerriers couronne les remparts ; ses rues sont pavoisées comme aux plus beaux jours de fête, ses avenues sont semées de fleurs ; hommes, femmes et enfants se pressent, en une foule joyeuse et compacte, les palmes des vainqueurs s'agitent dans leurs mains ; la musique jette en abondance, dans l'air frais du matin, les notes si pures de ses plus enivrantes symphonies : tout Jérusalem s'éveille, s'excite et se réjouit. Qu'est-ce donc ; pourquoi ces airs de fête ? Quel est ce cortège triomphal qui s'avance là-bas, sur la grande route, au bruit des acclamations de la multitude et se dirige vers l'entrée principale ? Quel est-il ce vainqueur, ce héros illustre au-devant duquel court tout un peuple, dans son enthousiasme, en l'honneur de qui l'on déploie une pompe si grande ? Mais qu'entends-je ? Pour qui ce cri sans pareil s'échappe-t-il à l'envi de vingt mille poitrine : "Hosannah au fils de David. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !"

Ah ! c'en est fait, je l'ai reconnu : car mon cœur, à son tour, a parlé, dans ce concert magnifique de joie et d'espérance ; je l'ai reconnu le modeste triomphateur. C'est lui, c'est le fils de David, le nouveau roi de Juda promis par les prophètes, c'est lui qui entre, aujourd'hui, dans sa ville capitale, acclamé et béni par son peuple.

Oui, mon cœur a parlé ; mais quoi ! n'a-t-il pas parlé plus haut que ma raison ! Est-ce bien là le roi puissant qu'attend le peuple juif, ce dominateur qu'il a rêvé depuis le jour de la promesse, dont il espère, dans son aveugle vanité, plus que le salut, plus que la véritable liberté ? Comment, lui, l'humble Nazaréen, le fils du charpentier, lui que les princes des prêtres poursuivent dans leur haine, que la Synagogue persécute dans sa mission parce qu'il s'est dit prophète et a fait des miracles que le peuple émerveillé proclame en tous lieux, lui qui a composé sa suite d'honneur de douze hommes du bas peuple, lui, enfin, qui ne craint pas de venir à la fière Jérusalem, "monté sur une ânesse suivie de son ânon," comment croire qu'il soit l'objet de pareilles démonstrations ? Comment penser que le peuple juif, si arrogant, si orgueilleux de la belle lignée de ses anciens rois, va accepter cet humble, ce modeste, comme l'illustre et lointain rejeton de la promesse ?...

Et pourtant oui, c'est bien lui le triomphateur, c'est Jésus de Nazareth. Malgré l'opposition haineuse de la Synagogue, le sentiment du peuple a prévalu, la foule s'est prononcée : elle le proclame son roi et son libérateur. Et Jésus s'avance, dans sa royale dignité, au milieu de son peuple ; sous les pieds de sa monture s'étendent les vêtements, tombent les palmes avec les fleurs à profusion ; l'écho redit toujours les joyeux hosannah. tout n'est que joie et que bonheur. Sion est dans l'allégresse ; la ville sainte a connu son Seigneur !

\* \*

Sion est dans la tristesse. Là, trop près de ces murs où résonnaient les hymnes de triomphe, il n'y a que peu de jours, sur la cime assombrie du Golgotha, est sur le point de s'accomplir le plus néfaste drame dont fassent mention les annales du genre humain. Un Dieu va mourir pour le rachat du monde !...

O malheur de la sainte cité, déplorable inconséquence du sentiment de ses enfants ! Le Juste est condamné à mort par ceux qui l'acclamaient naguère... Et lui, le doux Jésus, il accepte sans murmure cette inique et cruelle sentence, comme il a subi sans faiblesse l'enthousiaste ovation.

Approchons-nous, chrétiens, nous en avons tous les droits, de la croix, ce gibet d'ignominie que notre Sauveur veut ennoblir par son auguste supplice ; considérons cet autel du sublime sacrifice : allons y apprendre à mourir de l'auteur même de la vie.

Le voilà, notre Divin Rédempteur, suspendu, victime adorable de propitiation, entre la colère du ciel et l'iniquité de la terre, pour apaiser l'une en effaçant l'autre...

Quel navrant spectacle que celui de ce corps sanglant et défiguré, de ce chef vénérable dont dé-coulent lentement, à travers les épines de la couronne, les dernières gouttes du sang divin ! Sa belle et noble tête, elle penche sur sa poitrine avec cette grâce touchante du frêle lys qu'à brisé la tempête et dont la tige se courbe pour se flétrir : on croirait que sa miséricorde offre au pécheur l'indicible faveur d'une suprême caresse ; et ses bras étendus semblent vouloir attirer sur son sein généreux le monde ingrat, dans un dernier embrasement ! Depuis près de trois heures qu'il est là, notre Christ, cloué à son lit de souffrance, la mort aura bientôt parachevé son œuvre.

Cependant, Dismas, le bon larron, qui partage son supplice, vient de l'entendre promettre à son extrême repentir les joies du paradis. Un silence solennel enveloppe le Calvaire avec ses environs : la nature paraît se recueillir au moment de recevoir le dernier soupir de l'Homme-Dieu.

Alors, par un suprême effort de sa volonté toute puissante, le Sauveur relève un peu la tête et promène autour de lui un regard languissant. A part le groupe moqueur des soldats bourreaux qui se tiennent un peu plus loin, guettant, tigres féroces, le dernier râle de leur sainte victime, trois personnes seulement sont là auprès de la croix. C'est sa sublime mère, la vierge aux sept douleurs qui "se tient là debout," l'air consterné dans sa résignation, sa grande âme navrée par la souffrance ; c'est Jean, le bien-aimé disciple, l'ami sincère et fidèle du Bon Maître, le seul des apôtres qui n'ait pas fui l'ignominie du Calvaire ; enfin c'est Madeleine, la pécheresse, abimée dans son désespoir au pied du crucifix, la première, fécondant de ses larmes cet arbre de vie qu'elle étroit amoureusement dans ses bras.

Rassemblant ses forces défaillantes, le Rédempteur s'adresse à sa divine mère et, des yeux, lui désignant saint Jean : "Femme, dit-il, voilà votre fils." Puis au disciple en lui montrant Marie : "Enfant, voilà votre mère." Il avait dit : le genre humain recevait Marie pour mère, et, dans la personne de Jean, la Vierge, pour toujours, nous adoptait comme ses enfants. Le Sauveur venait de faire au monde un dernier don, digne en tous points de son amour immense et de sa céleste mission.

Mais son énergique effort a épuisé l'auguste supplicié, la nature, un instant, reprend ses droits ; il demande à boire. Un des bourreaux s'avance et lui présente, au bout d'une lance, une éponge imbibée de fiel et de vinaigre... Au physique comme au moral, il est dit qu'il videra le calice jusqu'à la lie... Le Christ se résigne : ce sort cruel il l'a choisi et il se laisse vaincre par la malignité de sa perfide créature.

Le peu de forces qui lui restent s'affaissent peu à peu. Alors, dans ce rayonnement incertain, à la clarté de ces dernières lueurs de vie qu'on a si bien nommées les ombres de la mort, Jésus voit se dérouler devant ses yeux le sinistre tableau de toute sa passion. C'est pour la centième fois, peut-être, depuis qu'il est en croix, que ces funestes images viennent assaillir son âme et la remplir d'amertume... Depuis la Cène, son dernier épanchement avec ses chers apôtres, que de tristes événements dont il a été le héros bien moins que la victime ! C'est, d'abord, la lâche trahison de l'infâme Judas, puis la prière au Jardin des Olives, l'affreuse sueur de sang et d'eau, l'acceptation du terrible calice qui déborde de la vengeance de Dieu le Père ; c'est encore cette course humiliante de Pilate à Caïphe et de Caïphe à Pilate, suivi de ce procès aussi inique que sommaire, de cette flagellation barbare, de ce cruel et dérisoire couronnement d'épines. Dans son oreille bourdonne encore ce cri du fanatisme : "Crucifiez-le, crucifiez-le," mêlé aux traîtres hosannahs du peuple décide. Il

songe aussi à la désertion des craintifs apôtres et disciples ; aux douloureux pèlerinage du Golgotha, avec ses chutes pénibles et sa rencontre non moins déchirante de la très sainte mère ; aux tourments indicibles de sa chair et de son esprit lorsqu'on l'a dépouillé de ses vêtements, qu'on l'a crucifié et élevé en croix ; à l'ignominieuse inscription qui surmonte l'instrument de son supplice et aux moqueries pleines de dédain des scribes et des pharisiens... Comme pour creuser davantage cet abîme d'amertume où se plonge son cœur, d'un regard qui perce les voiles de l'avenir, il aperçoit que tant de travaux et de peines tourneront encore, comme l'a prédit Siméon, à l'éternelle perte d'un grand nombre, que son sang versé goutte à goutte ne rejaira pas encore sur toutes les âmes qu'il veut sauver. Cette triste réflexion a vaincu son généreux cœur, et du fond de sa poitrine s'échappe une plainte, une seule : "Eloi, Eloi, lamma sabachthani ?" (1)

"Voilà qu'il appelle Elie à son secours, le prétendu prophète, disent cyniquement les bourreaux, voyons si celui-ci viendra le délivrer."

Néanmoins, le sombre drame touche à sa fin : l'Homme-Dieu se sent envahir par la mort, et, comme pour la prévenir, faisant passer tout ce qui lui reste de vie dans un dernier acte d'héroïsme divin, il remet lui-même, à Dieu son Père, son âme endolorie qu'il exhale, en annonçant, par le *consummatum est*, que sa "mission est finie, que le monde est racheté !"...

Dès cet instant, la nature toute entière prend le deuil de son Créateur. Bien que le soleil ne soit qu'au milieu de sa course, presque, l'obscurité, soudain, enveloppe la terre qui tremble jusqu'en ses fondements ; les vents sifflent dans les grands arbres d'une façon sinistre, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et la mort rend à la vie nombre de ses victimes ; le voile du temple se déchire du haut en bas ; d'épais et sanglants nuages flottent sur la criminelle Judée et semblent l'envelopper ; la consternation descend dans tous les cœurs. La Synagogue et les fiers ennemis du Christ frémissent d'épouvante et cherchent, dans leur affolement, une asile contre leur propre terre. Le centurion se frappe la poitrine et s'écrie : "C'est vraiment le Fils de Dieu !"

Sion est dans la tristesse : elle pleure sur l'immense forfait de son peuple décide...

\* \*

Sion est dans la crainte et dans l'anxiété. L'envieuse Synagogue dissimule mal son dépit et sa profonde perplexité ; elle vient d'apprendre que le Nazaréen est sorti du tombeau, selon ce qu'il avait annoncé, qu'il est ressuscité le troisième jour.

Ils se moquaient, les infâmes Pharisiens, quand le Christ avait dit : "Je puis détruire le temple et le rebâtir en trois jours." C'est qu'ils n'entendaient pas le Fils de l'homme, ni les mystères de sa parole sainte. Après sa mort, seulement, leur subtile jalousie saisit enfin le sens de cette prophétie.

Alors, qu'elles précautions ne prennent-ils pas pour en empêcher la réalisation ! Mais Jésus devait se déjouer sans peine de leurs calculs hypocrites.

"—Cet homme, disent-ils à Pilate, s'est vanté qu'ils ressusciterait le troisième jour : il faut le faire garder par des soldats de crainte que, par la fraude de ses disciples, son corps ne soit enlevé et qu'on ne dise ensuite qu'il est ressuscité.

—Vous avez des soldats, leur répartit l'insouciant gouverneur, allez et faites le garder vous-mêmes." C'est ce qu'ils firent, se croyant bien sûrs du succès.

Dès avant la descente de croix, première et barbare précaution, un de leurs affidés avait ouvert d'un coup de lance le côté sacré du Sauveur, en faisant sortir les dernières gouttes d'eau et de sang, pour s'assurer qu'il était bien réellement mort, (2) le divin Crucifié. Puis on l'avait remise enfin, l'innocente victime, entre les bras de sa sainte mère qui put goûter, alors, la joie pleine de douleur de presser sur son sein le cadavre de cet unique enfant qu'elle avait tant aimé !

(1) Traduction de l'hébreu : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

(2) Pour les vulgaires suppliciés, comme les deux larrons, on se contentait de leur rompre les jambes.